

CHOSSES ET AUTRES

La réplique suivante de Mgr Dupanloup est assez connue.

C'était au temps de la splendeur de Napoléon III. Monseigneur d'Orléans assistait à une grande réception aux Tuileries. A l'entrée d'un des salons, deux dames très décolletées barrent le passage avec leurs crinolines et leurs traînes, également immenses.

En apercevant l'évêque, une des dames prend la parole :

—Excusez, monseigneur, mais on emploie aujourd'hui tant d'étoffes pour nos robes...

—Qu'il n'en reste plus pour le corsage, interrompit Mgr Dupanloup.

* *

Mais nos lecteurs connaissent moins une réplique analogue de Mgr Guigues, premier évêque d'Ottawa.

Il y avait grande réception chez lord Liagar. Mgr Guigues y assistait.

Les dames portaient, cette année-là, des corsages énormément.....échancrés.

Après avoir présenté ses hommages au gouverneur, monseigneur quitte la salle au bout de quelques instants.

—Vous partez déjà, monsieur ? lui demanda quelqu'un.

—Que voulez-vous ? on me chasse par les épaules !

Cette seconde réplique vaut bien l'autre, à notre avis.

* *

Un curieux livre nous tombe sous la main : c'est la relation de voyage en Amérique de Sarah Bernhardt et de sa troupe ; auteur : Marie Colombier, une ex-chère amie de l'illustre comédienne, et la seconde étoile de la compagnie.

Ses appréciations sur le public américain, quoique très superficielles, ne manquent pas d'un certain piquant. Tout naturellement, elle *évoque* l'Amérique, pays barbare s'il en fut jamais à ses yeux.

Le succès de Sarah n'a été qu'un succès de bête curieuse ; les auditeurs ne l'ont ni comprise ni admirée. A ce sujet, elle rapporte un incident arrivé à New-Haven.

“On jouait *Frou-Frou*. Par erreur, les employés chargés de la vente des libretti, avaient apporté ceux de *Phèdre*.”

“Les portes du théâtre s'ouvrent ; salle superbe. Au contrôle, on vend des livrets de *Phèdre*. Le public a suivi consciencieusement le dialogue de Meilhac et Halévy, dans les tirades de Racine. Personne n'a réclamé.”

“Voilà comment ils comprennent ! Mais quoi ! ils ont payé, ils ont pleuré. Que veut-on de plus !”

Parlant de l'artiste américaine, Clara Morris, dont les journaux faisaient une rivale de Sarah, elle en trace ce portrait que Clara Morris ne trouvera pas flatté :

“Non, il est impossible à des Parisiens de se figurer l'étoile américaine.”

“Imaginez une femme qui rendrait des points à Sarah pour la maigreur, anguleuse, n'ayant plus d'âge et qui n'a jamais dû avoir de la beauté. De la jeunesse peut être, mais il y a longtemps. Sa bouche est un trou noir. Ses dents semblent des clous de girofle dans de la cire à cacheter. Et on prétend que l'Amérique est la patrie des dentistes !”

“Ratatinée, momifiée, elle porte perruque de chérubin. Dans les moments dramatiques, elle sanglote, le front dans ses mains, et on voit ses doigts osseux rajustant les malencontreuses mèches blond-filasse.”

“..... Si du moins tous ces ridicules étaient compensés par des éclairs de génie ! Si l'artiste empoignait son public par l'admiration ! Mais non, comme son costume, son jeu est gris, terne, elle ne sait ni parler, ni marcher. Une cabotine de province.”

“Voilà la femme que les journaux comparaient à Sarah et qu'ils lui donnaient pour rivale.”

Marie Colombier s'amuse beaucoup au dépens de ceux qui ont fait des réceptions à Sarah—peut-être un peu parcequ'elle n'en était pas l'objet—et prétend que la comédienne faisait fi de toutes les démonstrations organisées en son honneur. Elle note à la fin de son récit, le fait que Sarah, qui était arrivée à New-York au milieu du bruit et de la musique, en est repartie sans tambour ni trompette :

“Telle a été la clôture banale de cette campagne si brillamment ouverte. On la pouvait prévoir depuis longtemps. Sarah n'a pas été la dernière à reconnaître que le mot prononcé par elle à son arrivée, dans un moment de coquetterie : “Ils viendront me voir comme une bête curieuse,” s'était réalisé un peu trop à la lettre.”

Sarah n'est guère épargnée dans le récit de son amie ; si jamais elles se retrouvent en présence, on peut s'attendre à une scène qui sera jouée au naturel !

QU'ILS SOIENT LES BIENVENUS

Une partie des Français qui ont assisté, à différents titres aux fêtes de Yorktown, sont à Montréal depuis hier. Tous nos concitoyens qui les rencontreront seront heureux de les saluer comme des amis et des parents, car entre Français et Canadiens, il ne devrait y avoir, selon nous, qu'une question de distance—physique.—Qu'ils soient les bienvenus et puissent-ils se trouver dans la Nouvelle-France, au point des sentiments d'amitié, un peu comme dans leur patrie !

Voici les noms de nos hôtes distingués :

M. Boulanger, général de brigade, chef de la mission militaire ;

M. Bossan, colonel de dragons ;

M. de La Chère, capitaine, attaché militaire français à Washington ;

M. Bureaux de Pusy, chef de bataillon du génie, attaché au ministère de la guerre ;

M. le baron Henri d'Abouville, capitaine d'infanterie ;

M. le comte Charles d'Abouville ;

M. Sigismond de Pourcet de Sahune ;

M. Gaston de Sahune ;

M. le comte de Beaumont ;

M. le vicomte de Noailles ;

M. de Gouvello ;

M. le marquis Laur de Lestrade.

Un banquet leur sera offert ce soir à l'hôtel Windsor.

Les messieurs dont les noms suivent : M. Aldéric Oumet, M.P., président ; M. J. X. Perreault et M. Trotter, vice-présidents ; M. Beaugrand, de *La Patrie*, et M. Gélinas, de *La Minerve*, secrétaires ; M. Seath, trésorier, sont chargés de préparer cette fête qui sera comme une réunion de famille.

L'ENTERREMENT D'UN AMI

Hippocrate ordonne que, pour sa santé, l'homme s'enivre une fois par mois ; Babion, comme Scararouche, pour bien observer l'ordonnance, fait trois réceptions par semaine, au moins, et il ne s'en porte pas mieux pour cela, si l'on en croit ses plaintes devant le tribunal de police correctionnelle.

Il est prévenu de récidive d'ivresse ; on pourrait même dire d'archirécidive.

Par une pluie à ne pas mettre une grenouille dehors, des agents l'ont trouvé couché, en pleine nuit, sur les marches du Tribunal de commerce ; si bien qu'il n'a eu que la rue à traverser pour aller à la station de police, sans cela il eût fallu une voiture pour l'y conduire.

Telle est du moins la version des agents ; lui prétend qu'il n'était qu'ému. Voilà, dit-il : ayant perdu un ami, que nous l'avions conduit au cimetière, on avait entré en revenant chez le marchand de vin ; on avait mis les petits verres dans les grands, alors je me suis trouvé un peu *émêché*, simplement.

L'agent.—Il était tellement ivre que, quand nous l'avons éveillé, il a demandé à bénir ses enfants. (*Rires dans l'auditoire.*)

Babion.—Ça prouve que je suis bon père, mais pas que j'étais soûl, et je ne permets à personne, pas plus qu'à autrui...

M. le président.—Vous n'avez ici rien à permettre ou à ne pas permettre.

Babion.—Je le retire. (*Très poli*) Mon agent, vous avez eu l'erreur (un autre dirait la bêtise... mais je vous respecte), vous avez eu la bêtise de croire que j'étais en ribote, tandis que j'avais de la souffrance, vu que je suis criblé d'un tas de choses des rhumatismes, à ne plus savoir où les mettre, des coliques, que le sacrifice d'Abraham n'est rien à côté. (*Rires dans l'auditoire.*)

M. le président.—Taisez-vous. (*A l'agent*) Il ne vous a pas insulté ?

L'agent.—Non ; seulement, en nous reconnaissant, il a poussé une espèce de cri de fureur.

Le prévenu.—Je le retire et je vous prie de le considérer comme de joie.

L'agent va s'asseoir.

M. le président.—Enfin, que faisiez-vous sur les marches du Tribunal de commerce, en pleine nuit, par une pluie battante, si vous n'étiez pas ivre ?

Le prévenu.—Mon président, je ne voudrais pas vous abuser, ça serait plat.

M. le président.—Voyons, répondez !

Le prévenu.—Je m'étais assis là pour m'arracher une dent. (*Rires.*) Tenez, la voilà ! il n'y a pas de quoi rire. (*Il cherche sa dent dans toute ses poches.*)

M. le président.—C'est inutile. Asseyez-vous.

Le prévenu (*relevant sa tête avec les mains.*)—Tenez, voilà le trou... on le voit.

M. le président.—Asseyez-vous.

Le prévenu s'assied, mais continue à montrer l'alvéole de sa dent absente au tribunal, au greffier, à l'huissier, au gendarme et à l'auditoire.

Le tribunal le condamne à deux mois de prison, 16 francs d'amende et deux ans d'interdiction de ses droits civiques.

LA NUIT DU NOUVEL AN

L'hiver glace les champs ; les beaux jours sont passés ;
Malheur au pauvre sans demeure !
Loin des secours il faut qu'il meure.
Comme les champs alors tous les cœurs sont glacés.

De l'an renouvelé c'était la nuit première ;
Les mortels revenant de la fête du jour,
Hâtaient leur joie et leur retour :
Même un peu de bonheur visitait la chaumière.

Au seuil d'une chapelle assis,
Deux enfants presque nus et pâles de souffrance,
Appelaient des passants la sourde indifférence,
Soupirant de tristes récits.

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes,
Et semblait supplier pour eux ;
Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes ;
L'autre tendait sa main au refus des heureux.

“ Nous voici deux enfants, nous n'avons plus de mère ;
“ Elle mourut hier, en nous donnant son pain ;
“ Elle dort où dort notre père.
“ Venez, nous avons froid, nous expirons de faim.

“ L'étranger nous a dit : Allez, j'ai ma famille ;
“ Est-ce vous que je dois nourrir ?...
“ Nous avons vu pleurer sa fille ;
“ Et pourtant nous allons mourir.”

Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus.
La foule, sans les voir, s'échappait fugitive ;
Et bientôt on ne passa plus.

Ils frappaient à la porte sainte ;
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas.
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte ;
Rien ne venait que le trépas.

La lampe n'était pas éteinte,
L'heure d'un triste son vint soupirer minuit.
Au loin, d'un char de fête on entendit le bruit,
Mais on n'entendit plus de plainte.

Vers l'église portant ses pas,
Un prêtre, au point du jour, allant à la prière,
Les voit blanchis de neige et couchés sur la terre,
Les appelle en pleurant... Ils ne se lèvent pas.

Leur pauvre enfance, hélas ! se tenait embrassée,
Pour conserver sans doute un reste de chaleur ;
Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
Tendait encor sa main glacée.

Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à moitié,
Avait porté sa main aux lèvres de son frère
Comme pour arrêter l'inutile prière,
Comme pour l'avertir qu'il n'est plus de pitié.

Ils dorment pour toujours, et la lampe encor veille.
On les plaint : on sait mieux plaindre que secourir.
Vers eux de toutes parts les pleurs viennent s'offrir,
Mais on ne venait pas la veille.

L. BELMONTET.

L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE

On sait que l'Italie a des visées fort ambitieuses ; elle veut à toute force entrer dans l'alliance des trois grandes puissances de l'Est et du Nord : l'Allemagne, l'Autriche et la Russie. Le roi d'Italie, Humbert, a déjà fait un voyage à Vienne pour gagner les bonnes grâces de l'empereur François-Joseph. Il compte se rendre à Berlin, au printemps, pour conquérir l'amitié du vieil empereur Guillaume.

Mais le gouvernement italien a compté, paraît-il, sans M. de Bismarck, dont ses propres ambitions contrarient les vues. Aussi, M. de Bismarck vient-il de faire, presque à l'improviste, en plein Reichstag, une violente sortie contre les Italiens dont il repousse l'alliance comme dangereuse au point de vue politique, et stérile au point de vue de l'influence.

Voici, du reste, son principal argument contre l'alliance avec l'Italie. “Ce pays, dit-il, s'est jeté tellement tête baissée dans les idées libérales ; il a fait de si grands pas vers la république, que la proclamation de cette forme de gouvernement n'y est plus qu'une affaire de temps.”

On conçoit que cette brusque rebuffade de M. de Bismarck ait jeté le désarroi dans le gouvernement italien. Aussi, le ministère des affaires étrangères, Mancini, est-il monté à la tribune pour protester contre les paroles du terrible chancelier, il a presque traité d'insanité les idées exprimées par M. de Bismarck et vanté l'attachement du peuple italien à la forme monarchique et à la famille de Savoie. Les radicaux et les libéraux qui l'écoutaient sachant parfaitement à quoi s'en tenir sur ce qui se trame dans leur pays et dans leur parti, non-seulement dans les sociétés secrètes, mais en plein jour, ont dû bien rire de cette déclaration. En attendant, au moment même où M. de Bismarck s'éloigne du gouvernement italien, il se rapproche de plus en plus du Vatican.